

ANTIRESSE

N° 412 | 22.10.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Quand la vérité devient multipolaire

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

Remonter un peu dans le temps

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

García-Márquez: sur les traces de Simón Bolívar

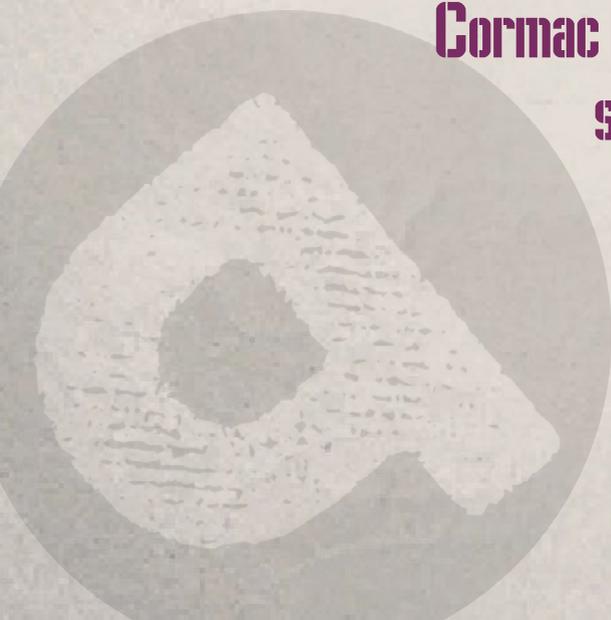
PASSAGER CLANDESTIN: JUAN ASENSIO

Cormac McCarthy, dernier sondeur des abîmes

PORTRAIT PAR ARIANE BILHERAN

Simón Bolívar, un détour par l'Histoire

*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Quand la vérité devient multipolaire

LE BOMBARDEMENT DE L'HÔPITAL BAPTISTE DE GAZA CONSTITUE PEUT-ÊTRE LA PLUS GRANDE TUERIE PONCTUELLE DE CIVILS DEPUIS LES ATTENTATS DU 11 SEPTEMBRE 2001. OU PEUT-ÊTRE PAS. NOUS NE SAVONS PAS EXACTEMENT CE QUI S'Y EST PASSÉ ET AUCUNE ENQUÊTE INDÉPENDANTE NE VIENDRA ÉTABLIR LES FAITS. LA VÉRITÉ SUR GAZA SERA DONC DÉTERMINÉE EN FONCTION DE VOS OPTIONS STRATÉGIQUES.

EXERGUE: QUAND LES MOTS SONT USÉS

Ce fut, disent les survivants, un carnage. Le complexe d'Al-Ahli était plein à craquer, beaucoup de familles ayant trouvé refuge dans ce qu'elles tenaient pour un sanctuaire. Les médecins ont tenu une conférence de presse au milieu des cadavres étalés de leurs patients et de leurs protégés. De telles scènes étaient-elles imaginables il y a deux semaines seulement?

L'humain en nous est tétanisé d'horreur. Il l'est même triplement:

à cause du massacre lui-même, à cause de l'escalade qu'il laisse entrevoir, mais aussi par le pressentiment que, *quelque part*, nous risquons de nous endurcir et nous accoutumer. De tout réduire à une comptabilité macabre. Le sang arabe compense le sang juif et vice versa, jusqu'à la parité complète... ou à l'assèchement des ruisseaux.

On a beau s'y attendre, on est abasourdi par le déchaînement de ces passions qui sont à l'antipode exact de la *compassion*. Un ami, frère

d'idées et de combat du temps de la dystopie covidienne, m'a publiquement reproché de ne pas soutenir son camp, comme si nous étions tous sommés de prendre parti dans cette vendetta théologale. Alors que moi, si je devais me ranger aujourd'hui, je me rangerais benoîtement du côté d'Ivan Karamazov, qui déclarait qu'il «rendrait son billet» pour l'avenir heureux si cet avenir devait coûter une seule larme d'enfant. Car Ivan n'a pas précisé de quelle ethnie, ni de quelle couleur de cheveux devait être cet enfant.

J'ai découvert, en tombant sur un débat Médiapart, que les karamazoviens existaient encore, et même en France. Il y avait là Rony Brauman, ex-président de Médecins sans frontières, Karim Kattan, romancier palestinien, Nadav Lapid, cinéaste israélien et Jonathan Hayoun, cinéaste documentaire. Ces quatre routiers du récit et du témoignage ont parlé de l'impossibilité de *dire* ces événements — mais non pour ne *rien* dire, bien au contraire. Leur désespèrement est un poignant plaidoyer pour une élévation de la conscience. Car la tragédie qui se déroule sous nos yeux dépasse les références ordinaires, historiques et morales. Ce qui se passe est inédit, effarant, et l'on ne peut pas le ranger dans une case, constate Hayoun. *Le train du désastre est parti*, annonce Lapid, et tout ce qu'il y avait à dire à ce sujet, il aurait fallu le dire avant. Car les concepts d'hier sont caducs. «Les mots sont usés», selon Brauman, et cette usure ronge du même coup

les partages hérités. Ou, comme le dit Nadav Lapid, «mon camp est résolument ailleurs».

Le refus de s'engager, ici, n'est pas un désengagement — pour répondre à mon ami déçu. L'ailleurs dont parle Lapid n'est pas, comme beaucoup le lui reprochent, le camp adverse. C'est un rappel qu'il existe un *ailleurs* qui n'est pas un champ polarisé. C'est (par-delà nos partis pris personnels, qui existent) un réflexe actif de sauvegarde, à l'échelle non des communautés, mais de l'humanité entière. La logique de cette confrontation, si elle se poursuit à son terme, ne laissera personne de vivant au proche Orient — voire sur la planète.

Or il n'y a rien à dire, ni à penser, d'une telle éventualité. Elle est, à la rigueur, du ressort des collapsologues, des millénaristes et des survivalistes. Je ne peux, pour ma part, me projeter que jusqu'aux limites de la civilisation. Ce qui nous guette au-delà de cette clôture, je n'en ai pas idée. Je m'impose donc de maintenir mes émotions en courte laisse et de lire cette apocalypse dans son sens le plus malcommode, mais qui est aussi son sens premier: comme une *révélation*.

LE VRAI, C'EST CE QUI NOUS CONVIENT

La réalité du massacre de l'hôpital de Gaza reste encore opaque car on en sait, au fond, peu de chose. Est-ce bien l'hôpital qui a été atteint, ou plutôt un parking attendant? N'y a-t-il pas eu mise en scène? Avait-il été utilisé comme repaire ou cache

d'armes par les factions armées? On n'en connaît pas le bilan humain — le connaîtra-t-on jamais? De source palestinienne, il dépasserait les 500 morts et serait le fait des Israéliens. Les Israéliens, à la fois, réduisent cette estimation au dixième et déclarent qu'ils ne sont pas coupables. La chaîne Al-Jazeera a produit une «enquête numérique» visant à réfuter la thèse de la roquette défectueuse tirée par les Palestiniens. Elle l'a fait en réponse à l'armée israélienne qui avait, justement, cité des images d'Al-Jazeera pour se dédouaner. Le chronométrage — «seconde par seconde» — et le ton solennel du commentaire donnent l'impression d'une démonstration imparable. Mais Al-Jazeera est une chaîne pro-palestinienne qu'Israël essaie de bannir depuis des années. Elle est contrôlée par le Qatar, protecteur du Hamas. Mais attendez... n'était-ce pas M. Netanyahu qui avait dépêché le chef du Mossad à Qatar pour le supplier de continuer à financer le Hamas (voir AP411)? Bref, *c'est compliqué*, comme l'affichent sur Facebook les internautes à la vie sexuelle désordonnée.

C'est plus que compliqué, c'est obscur et ambigu, comme dans toutes les affaires proche-orientales. Il faudra des années pour déterminer la réalité des faits — si d'aventure quelqu'un s'en soucie. Car c'est justement le statut de la réalité qui est ici en jeu, et c'est le seul sujet qu'on peut étudier à cette heure. Non la réalité elle-même, mais le statut qu'on lui donne.

La présidence américaine, ainsi, a officiellement cautionné la version israélienne et ne voit pas la nécessité d'une enquête internationale sur le sujet. Or seule l'annonce — dans le sillage immédiat de la catastrophe — d'une enquête plus ou moins indépendante, mais patronnée par l'ONU, aurait permis d'éviter la cristallisation de ce désastre en un symbole. Pour le monde musulman, désormais, ce crime porte la marque d'Israël avec la complicité de l'Occident et plus aucune preuve du contraire ne pourra l'en faire démordre.

N'importe, M. Biden disposerait de «renseignements» qu'il ne divulgue pas. «Vous devez me croire», affirme l'homme qui a tant menti qu'il ne sait plus comment il s'appelle. Et les gouvernements du bloc occidental emboîtent le pas avec une discipline d'automates dont l'absurdité ne les frappe même plus — pas plus que l'unanimité inverse n'étonne dans le camp pro-palestinien, qui réunit le monde musulman, les BRICS et le «grand Sud», en d'autres termes le reste de l'humanité. Comment ferez-vous, ensuite, pour vous accorder sur un règlement du conflit si vous ne vous entendez même pas sur les faits qui le constituent?

FIN DU MONOPOLE DU RÉCIT

Au moment même où cette tragédie se déploie, l'empire monopolitaire subit des échecs sans précédent. La *pornographie macabre* — pour paraphraser l'expression d'Andreï Martyanov, *atrocité porn* — occupe

les écrans et les esprits et nous empêche de voir l'intégralité du tableau. Mis bout à bout, les événements de la semaine sont proprement sidérants.

Pour la première fois de l'histoire, les dirigeants arabes ont décommandé une rencontre avec le président américain, n'en voyant pas l'utilité. Le prince-héritier saoudien a été plus insultant encore: il a fait poireauter le secrétaire d'Etat Blinken devant sa porte jusqu'au lendemain. Tout le monde sait ce que les Américains veulent, tout le monde sait qu'on ne peut pas discuter avec eux — et tout le monde s'en fiche. On a *peur* de leurs lubies, mais on ne les *crain*t plus. Quant à leurs roquets européens, ils ne suscitent que le mépris et l'incrédulité. Ils multiplient, au profit d'Israël, les démarches sans but et sans effet: comment le ministre allemand de la Défense, patron d'une armée inexistante, peut-il imaginer que son débarquement surprise à Beyrouth pourrait intimider le Hezbollah?

D'autre part, les membres occidentaux du Conseil de sécurité ont fait capoter deux projets de résolution humanitaire en vue d'un cesser-le-feu à Gaza. La première avait le défaut d'être russe, ce qui est en soi rédhitoire, et de «ne pas condamner le Hamas». Comme si la non-condamnation des parties n'était pas inscrite dans l'esprit même des résolutions humanitaires... La deuxième, proposée par

le Brésil, a identiquement été recalée. En sabotant, comme en Ukraine, tout espoir de désescalade, ces pays ont «ouvert les portes de l'Enfer» et se sont profondément isolés du monde. (La Suisse, elle, s'est courageusement abstenue...)

L'Occident n'a plus les moyens de sa partialité et peine à prendre la mesure de son discrédit moral et diplomatique. L'un des effets de ce discrédit est que le *récit* (pour éviter le barbarisme du *narratif*, adjectif substantivé à l'anglaise) occidental est battu en brèche et que personne n'en tient compte. Le mieux que M. Biden aurait pu faire pour conserver un brin de crédibilité et éviter la surenchère de la violence dans tout le monde musulman, c'eût été de ne pas prétendre savoir ce qui s'était passé à l'hôpital de Gaza. Désormais, plus aucun consensus sur les événements ne sera possible. Israël et ses alliés seront conspués même s'ils affirment qu'il fait chaud dans le Sinaï.

POST-SCRIPTUM

D'un côté, la nécessité d'une prise de recul émotive; de l'autre, l'égalité de nécessité de maintenir ouverts les yeux de la raison. J'observe, *a posteriori*, que ces deux impératifs sont ici entrés en collision. Je laisse ma contradiction telle quelle. Elle témoigne d'une lutte maladroite contre le cynisme et le désespoir.

- Photo de Jakob Rubner sur Unsplash.



ENFUMAGES par Eric Werner

Remonter un peu dans le temps

LA DÉVALORISATION DU PASSÉ, OBSERVE ÉRIC WERNER, EST UN TRAIT D'ÉPOQUE. ELLE A POUR «VERTU» DE COUPER LES ÉVÉNEMENTS DE LEURS CAUSES ET DONC D'EN INTERDIRE LA COMPRÉHENSION. MAIS DANS UN UNIVERS GOUVERNÉ PAR L'IDÉOLOGIE, IL N'Y A PLUS RIEN À COMPRENDRE...

Nous avons insisté la semaine dernière sur le fait que l'histoire ne se ramenait pas au seul présent et que pour comprendre un événement donné, n'importe lequel, il fallait le resituer dans le temps. Car, pour reprendre la formule pascalienne, toutes choses sont «causantes et causées». Et donc on ne peut pas les comprendre si l'on ne fait pas l'effort de remonter un peu dans le temps, le cas échéant même beaucoup plus haut encore, en partant des conséquences pour remonter aux causes, de ces dernières à d'autres qui les ont elles-mêmes causées, etc.

Ainsi, disions-nous, pour comprendre l'actuelle guerre en Ukraine, on ne saurait se limiter à ne prendre en compte que cette guerre elle-même, il faut au minimum remonter aux années 90 du siècle dernier, avec la mise en route du processus d'élargissement à l'est de l'OTAN voulu par les Américains. À partir de là, on améliore sa perception de la réalité. Quand, comme le font en permanence les médias officiels (et pour cause), on limite sa perspective à la seule période actuelle, on ne fait que s'aveugler soi-même: sur cette question-là comme sur d'autres,

connexes. Relevons au passage que la non-prise en cause du passé dans le regard porté sur le présent rejoint l'idée aujourd'hui communément répandue suivant laquelle le passé n'a aucune importance et qu'on peut très bien l'ignorer ou ne pas en tenir compte. Elle est idéologisée avec le wokisme. La dévalorisation du passé est un trait d'époque.

De même, il est absurde d'isoler la guerre actuelle sur les frontières d'Israël en ne prenant pas en compte le conflit israélo-palestinien dans son ensemble et en particulier les responsabilités de l'actuel gouvernement israélien dans l'exacerbation des haines de part et d'autre dans la région. Sans doute aussi faudrait-il aller au-delà encore au sens où, en partie au moins, le conflit israélo-palestinien renvoie à la relation intrinsèquement conflictuelle entre l'Occident et le monde musulman et plus largement encore au passé colonial de l'Occident: passé encore bien présent dans la mémoire collective, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a de la peine à passer (ce qui est normal). C'est tout cela donc qui se situe en arrière-plan. Ici même, en Europe, nous ne saurions en faire abstraction. Ou alors, nous nous exposons au risque de ne rien comprendre aux problèmes auxquels nous-mêmes nous trouvons aujourd'hui confrontés et qui, même s'ils ne sont pas exactement les mêmes que ceux auxquels sont confrontés les Israéliens, ne leur sont pas moins, fondamentalement parlant, homologues.

CETTE HAINE QUE NOUS NE SAURIONS VOIR

Il y a une trentaine d'années déjà que le sociologue allemand Heleno Sana parlait de la «haine» des populations issues de l'immigration à l'encontre de la modernité occidentale. C'est là une réalité qui est systématiquement occultée dans le narratif officiel, en particulier lorsque le sang coule après une agression au couteau ou un attentat, tels, on le sait, qu'il s'en produit désormais quasi quotidiennement en Europe. Tout au plus admet-on que les auteurs de tels actes ont pu subir de mauvaises influences: d'où le thème très à la mode (et bien commode) de la «radicalisation». Mais jamais il ne sera reconnu que les populations en question puissent dans leur ensemble éprouver quelque ressentiment que ce soit à l'endroit des ex-colonisateurs, encore moins vouloir leur appliquer la loi du talion: œil pour œil, dent pour dent. Il est vrai que si cela se faisait, l'image des dirigeants actuels et de leurs prédécesseurs s'en trouverait singulièrement ternie. Ils se révéleraient être ce qu'ils sont: au mieux des incompetents, au pire de vrais criminels. On pourrait légitimement en tout cas leur demander des comptes. Car gouverner, c'est prévoir. En l'espèce, ils n'ont rien prévu. La responsabilité d'un tel état de choses leur incombe donc entièrement.

Comment se fait-il qu'ils aient pris de tels risques? Qu'ils n'aient pas entraperçu au moins qu'en favorisant, comme ils le faisaient, l'im-

plantation en Europe de plusieurs dizaines millions d'ex-colonisés très au fait de ce que les Européens leur avaient fait subir dans le passé, ils jouaient avec le feu, concrètement favorisaient le développement de futurs conflits à l'image, justement, de celui opposant Israéliens et Palestiniens? Et l'on ne prend même pas ici en compte la question identitaire, qui pour eux (dans l'optique globaliste-mercantiliste qui est la leur) n'existe tout simplement pas.

Bref, là encore, nos actes nous suivent. On ne peut pas prendre certaines décisions sans qu'il en résulte certaines conséquences: en l'espèce la guerre civile.

L'enchaînement causal est une notion empruntée aux sciences de la nature, et en cela elle reste très insuffisante. Non pas fausse, mais insuffisante. Une autre manière de décrire la relation du présent au passé est de raisonner en termes d'action et de réaction. Les êtres humains agissent et réagissent: œil pour œil pour œil, dent pour dent. C'est la loi de compensation. Quand on commet une infraction, la loi prévoit des peines en compensation de l'infraction commise. Il faut en principe que la peine soit proportionnée à l'infraction commise. Autrement on parle d'injustice. Il serait injuste que l'infraction reste impunie. Mais injuste aussi que la punition soit excessive.

Il ne faut pas dire que cette règle n'est jamais respectée. Elle l'est même en règle générale. Mais force aussi est de constater qu'on a volontiers tendance à *surréagir*. On ne se

contente pas de refaire à l'envers ce qu'on reproche à l'autre (à tort ou à raison) d'avoir fait, mais on le refait en y ajoutant les intérêts: intérêts et capital. On le voit par exemple avec la misandrie néoféministe, mais aussi l'antifascisme, l'antiracisme, etc. Cette tendance à surréagir est par ailleurs consubstantielle au phénomène guerre, comme l'avait bien vu Clausewitz lorsqu'il dit que «chacun pousse l'autre à des extrémités auxquelles seul le contrepoids qui réside du côté adverse trace des limites». On est au-delà ici de la simple compensation. On ne se contente pas d'imiter l'autre: tout en l'imitant, on surenchérit sur l'autre en allant plus loin que lui. Et réciproquement. Car de même que l'action appelle la réaction, la réaction elle-même appelle une réaction à la réaction: en sorte que de violence en contre-violence, chacun, effectivement, «pousse l'autre à des extrémités auxquelles seul le contrepoids qui réside du côté adverse trace des limites». Et encore. Car la pulsion suicidaire n'est pas un vain mot. On le voit aujourd'hui dans le conflit israélo-arabe (des deux côtés), mais aussi en Ukraine (du côté occidental).

C'est presque un processus automatique, au sens où une fois qu'on a mis le doigt dans l'engrenage, il est très difficile de l'en retirer.

NOS VALEURS, JUSQU'À EN CREVER

Un autre adjuvant à ce processus d'exacerbation des conflits est l'absolutisme idéologique, qui érige certaines fins soi-disant morales

en fins absolues et en tire ensuite argument pour dire que tous les moyens sont bons pour y parvenir. Si les anciens pacifistes allemands comptent aujourd'hui parmi les plus chauds partisans du soutien occidental au régime de Kiev, c'est qu'ils pensent ou feignent de penser qu'ils défendent ainsi un certain nombre de «valeurs»: démocratie, droits de l'homme, droit international, etc., valeurs qu'ils érigent en absolus (alors que, comme toutes les valeurs, elles ne sont que relatives). À partir de là, la guerre devient pleinement légitime, que dis-je: hautement morale, et l'on est tout à fait en droit d'exposer l'Europe au risque d'une ascension aux extrêmes. Ce risque lui-même acquiert une dignité éthique: voyez, nous défendons la démocratie, les droits de l'homme, le droit international, etc. Ce n'est bien sûr en rien le cas (c'est même tout le contraire), mais même si c'était le cas, si réellement l'OTAN défendait la démocratie, les droits de l'homme et le droit international, de telles fins ne devraient pas être absolutisées et encore moins consi-

dérées comme justifiant le recours à la guerre: à la guerre en général et à celle-là en particulier (car, comme toujours, il y a un risque d'ascension aux extrêmes: ici celui d'une guerre nucléaire).

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans ses fameuses conférences sur le savant et le politique, Max Weber ironisait déjà sur les ex-pacifistes de son époque qui après avoir défendu le droit à l'objection de conscience s'étaient transformés en «prophètes apocalyptiques», prônant le recours à la violence pour éradiquer toute espèce de violence et ainsi instaurer la paix universelle. C'est la guerre des pacifistes, de toutes les espèces de guerres sans doute la plus dangereuse et la plus meurtrière.

- Illustration: la prise de Jérusalem en 1099, par Émile Signol (1847).

LECTURE SUGGÉRÉE

Max Weber, *Le savant et le politique*, disponible en plusieurs éditions.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

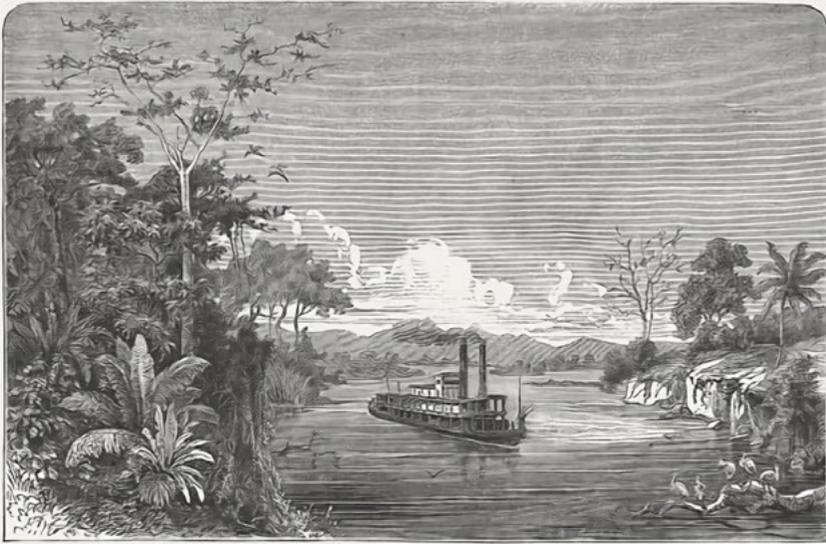
Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



Rio Magdalena.

LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

García-Márquez: sur les traces de Simón Bolívar

« ON NE MEURT PAS QUAND ON VEUT, MAIS SEULEMENT QUAND ON PEUT ». CETTE PHRASE, ISSUE DE SON CHEF-D'ŒUVRE *CENT ANS DE SOLITUDE*, GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ SEMBLE LA PRÉDESTINER À SON ROMAN SUR LES DERNIERS INSTANTS DE LA VIE DE SIMÓN BOLÍVAR, *LE GÉNÉRAL DANS SON LABYRINTHE.

Simón José Antonio de la Santísima Trinidad Bolívar y Palacios (un nom simple à écrire sur un cahier d'écolier!), plus simplement surnommé *El Libertador* (le Libérateur), est une figure d'Amérique latine, sinon la grande figure historique du continent sud-américain, sans nul doute la plus adulée, pour ne pas dire idolâtrée. Même son épée fit l'objet de diverses convoitises et d'une polémique lors de la dernière passation de pouvoir à la Présidence de la République colombienne. Quoiqu'il en soit, ici en Colombie ou au Venezuela, il n'existe pas une

ville sans une avenue «*El Libertador*», un lycée «*El Libertador*», un parc «*Bolívar*», un monument à la gloire du général, etc. On lui doit bien entendu le nom de la Bolivie, d'un département de la Colombie et d'un État du Venezuela. Des musées lui sont consacrés. On peut visiter la demeure de ses derniers jours à Santa Marta, la Quinta San Pedro Alejandrino. Toute l'histoire de la Colombie semble viscéralement attachée à cet homme, qui mena 100 batailles — dont 79 furent décisives —, parcourut 70 000 kilomètres à cheval — dix fois plus qu'Hannibal,

trois fois plus que Napoléon et deux fois plus qu'Alexandre le Grand. Grand stratège militaire, ayant mené une vie d'idées politiques et de combats spectaculaires, ayant lu Polybe et la *Guerre des Gaules* de César, doté d'une grande culture et d'une grande imagination, Bolívar avait de quoi susciter l'inspiration romanesque. Certains murmurent qu'il aurait été assassiné. En 2010, Hugo Chávez voulut en avoir le cœur net, peu convaincu du diagnostic de tuberculose. Il fit exhumer les restes du cadavre, et procéder aux investigations. En définitive: toujours plus de phantasmes que de réponses. C'est dire si la figure de Bolívar est obsessionnelle en Amérique latine.

«IL N'Y A PAS DE HÉROS POUR SON VALET DE CHAMBRE»

Il y avait donc, même sur les derniers jours de Bolívar, de quoi rédiger un récit des plus trépidant et passionné. Or, ce n'est pas du tout l'option que prend García Márquez. Son choix littéraire pourrait se résumer à cette phrase de Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit*: «Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre; mais non pas parce que le héros n'est pas un héros, mais parce que le valet de chambre est un valet de chambre, avec lequel le héros n'a pas affaire en tant que héros, mais en tant que mangeant, buvant, s'habillant, en général en tant qu'homme privé dans la singularité du besoin et de la représentation.» Tous adulent ou haïssent *El Libertador*. Ils le voient comme le héros du monde et de l'Histoire, comme celui qui, de sang-froid et de sans cœur, commit

diverses sanctions exemplaires. Tous, hormis quelques proches et le romancier lui-même, le voient enserré dans les douleurs de sa chair, enclavé dans ses états d'âme, emmuré dans ses souvenirs, ses regrets et ses remords. Sans jamais sombrer dans le sensationnel, Gabo brosse le portrait de la déchéance d'un homme ayant assumé et réalisé les rêves les plus fous. Une légende vivante de l'Histoire. L'idée du livre, le romancier la doit à l'un de ses amis de l'époque bohème à Barranquilla, Alvaro Mutis: écrire le dernier voyage de Simón Bolívar sur le fleuve Magdalena (*El río grande de la Magdalena*, la grande rivière de la Marie-Madeleine). «Plus que les gloires du personnage, c'était le Magdalena qui m'intéressait alors, car je l'avais connu dans mon enfance, l'avais remonté depuis la côte caribéenne, où j'eus le bonheur de naître, jusqu'à la ville de Bogotá, lointaine et trouble, où dès le premier jour je me sentis plus étranger que dans aucune autre. Pendant mes années d'études, je parcourus onze fois ce fleuve dans les deux sens, sur les bateaux à vapeur qui sortaient des chantiers du Mississippi, condamnés à la nostalgie et dotés d'une vocation mythique à laquelle nul écrivain ne saurait résister.»

Bien qu'il affirmât ne pas être très soucieux de la vérité historique, attribuant ce récit à une «témérité littéraire», García Márquez ne mâcha pas ses efforts pour se documenter auprès des meilleurs spécialistes et historiens colombiens et bolivariens sur la biographie du Libérateur, mais aussi les coutumes de l'époque. C'est ainsi

que le romancier fut empêché de faire manger à Bolívar «des mangues avec la délectation infantile que je lui avais attribuée», mais regretta finalement de n'avoir pas cédé à la facilité de ces anachronismes, car «de telles extravagances eussent déposé quelques gouttes d'humour involontaire — et peut-être désirable — dans l'horreur de ce livre.»

Bolívar y mène son dernier combat, celui qu'il perdra de toute fatalité: son ennemie jurée — tout autant qu'il la désire — est la mort qui rôde autour de lui et le hante. Ce stratège hors pair, ce courageux général qui n'eut jamais froid aux yeux, refuse de voir cette mort en face. Son entourage le plus proche le ménage. Le 10 décembre 1830, Bolívar dicte son testament. Devant l'insistance du médecin pour qu'il se confesse et reçoive les derniers sacrements, il s'exclame: «Qu'est-ce que cela veut dire? Vais-je donc aussi mal pour qu'on me parle de testament et de confession?... Comment sortirai-je de ce labyrinthe!» C'est de cette phrase célèbre que García Márquez tira le titre du livre. Simón Bolívar sait que son idéal disparaîtra avec sa personne, et se débat dans une «course folle entre sa maladie et ses rêves». Le lecteur l'accompagne de Bogotá à Santa Marta, sur la descente du fleuve Magdalena, au rythme des pleines lunes. La sensorialité de la jungle est pénétrante, suffocante, dans son abondance, mais aussi ses aires de putréfaction: «Face à cet état du monde, le général ruminait ses insomnies en marchant tout nu dans les chambres désertes de la vieille demeure de l'ha-

cienda, transfigurée par la splendeur lunaire. La plupart des chevaux morts la veille avaient été incinérés loin de la maison, mais l'odeur de pourriture persistait, insupportable. Les troupes n'avaient pas chanté depuis les journées mortelles de la semaine précédente, et lui-même ne se sentait pas capable d'empêcher les sentinelles de s'endormir de faim.» «Plus rien au monde ne peut éclabousser votre gloire», lui dit le gouverneur Posada Gutiérrez de Santa Fe. «On peut bien dire ce qu'on voudra, Votre Excellence restera jusqu'aux confins de la planète le plus grand des Colombiens.»

LES TROIS PASSIONS DU GÉNÉRAL

Le lecteur traverse le fleuve de l'âme du général: son amertume, ses déchirements. Trois passions, surtout: *la danse, les livres, les femmes.*

La danse, tout d'abord. — «Car la danse était pour lui une passion à ce point dominante qu'il dansait sans partenaire quand il n'en avait pas, ou dansait tout seul sur la musique qu'il sifflait lui-même, et exprimait ses grandes joies en dansant sur la table de la salle à manger. En cette dernière nuit à Honda, ses forces étaient si diminuées qu'il devait se reposer pendant les intervalles en aspirant les vapeurs du mouchoir imbibé d'eau de Cologne, mais il dansa avec tant d'enthousiasme et avec une maîtrise si juvénile que, sans l'avoir voulu, il mit fin aux rumeurs selon lesquelles il était atteint d'une maladie mortelle.»

Les femmes, ensuite. — Simón Bolívar les séduit comme il danse: «sa méthode de séduction n'obéissait à

aucune norme, chaque cas, et surtout le premier pas, étant différent. «Dans les préambules de l'amour, aucune erreur n'est corrigible», avait-il dit.» Nous découvrons un homme tourmenté, ténébreux, romantique. Lorsque Reina María Luisa, une nuit de pleine lune, refusa de partir avec lui, il lui adressa «un adieu de bon perdant» et il ne s'écoula plus jamais «une année de pleines lunes sans qu'il déclarât avoir revêcu cette nuit, hélas sans l'apparition prodigieuse de Reina María Luisa. Et c'était toujours une nuit de défaite.»

Les livres, enfin. — «Il avait été un lecteur d'une voracité imperturbable, pendant les trêves des batailles de même que pendant les repos de l'amour, mais sans ordre ni méthode. Il lisait à toute heure, quelle que fût la lumière, tantôt en se promenant sous les arbres, tantôt à cheval sous les soleils équatoriaux, tantôt dans la pénombre des voitures trépidant sur les chaussées pierreuses, tantôt en se balançant dans son hamac en même temps qu'il dictait une lettre. Un libraire de Lima avait été surpris de l'abondance et de la variété des œuvres qu'il avait sélectionnées sur un catalogue général qui allait des philosophes grecs à un traité de chiromancie.» Il laissa «derrière lui un sillon de pluies de quatre cents lieues de livres et de papiers depuis la Bolivie jusqu'au Venezuela.»

LA MALADIE ET LE FLEUVE

Tel un cordon ombilical, le fleuve Magdalena ramène le corps souffreteux de Bolívar vers la mer des

Caraïbes: «Car la mer était là et de l'autre côté de la mer, il y avait le monde.» Ce monde, que Bolívar trouvera à l'issue de ce voyage, en revenant sur les pas de sa propre vie, est l'immensité non pas de l'océan, mais de l'au-delà. Bolívar sait sa vie et son idée proches de la fin. Mais il demeure une question... à laquelle il est impuissant à répondre: «Nous avons l'indépendance, général, maintenant, dites-nous ce que nous devons en faire.» L'homme dépeint par García Márquez ne sait pas lui-même quoi faire du poids de l'Histoire qu'il porte sur ses épaules: «Sur la proue, on pouvait lire son nom en grandes lettres: *El Libertador*. Le général le regarda, pensif, jusqu'à ce que le danger fût passé et que le bateau eût disparu de sa vue. «*El Libertador*», murmura-t-il. Puis, comme qui tourne une page, il songea: «Et dire que c'est moi.»»

Il sait qu'il ne lui «reste plus beaucoup de temps pour les souvenirs», et que ce voyage l'invite à se détacher de ses affections, et surtout, de ses idéaux. Accueillir les multiples défaites: le délitement de ce territoire libéré, la fin de l'union politique tant espérée, les trahisons, les deuils. Son corps et ses états d'âme se mettent au pouls de cette nature luxuriante: «La pluie se faisait éternelle et l'humidité commençait à ouvrir des brèches dans les mémoires.» Comme un animal sauvage qui va mourir et se fond dans la jungle, le personnage perçoit à vif des sensations exacerbées. Il s'épouvante de ses propres hallucinations. Les nuits sont étouffantes, les insomnies nombreuses, la sueur éponge ce

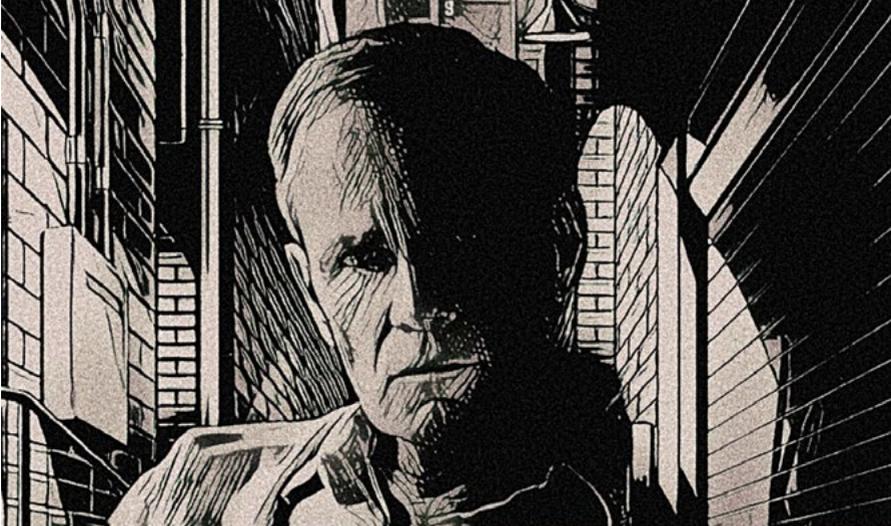
corps, auquel il reste un souffle qui ne capitule pas: «Le général méditait dans son hamac le peu de vie avec laquelle il s'éveillait le matin.» Ce qu'il contemple parle de sa décomposition intérieure: «Un soir, il demeura plus de trois heures assis sur le balcon à regarder dans les rues défiler les ordures des quartiers pauvres, les ustensiles ménagers, les cadavres d'animaux, charriés par le torrent d'une averse sismique qui semblait vouloir arracher les maisons par la racine.»

LE DERNIER COMBAT

«La maladie était le seul ennemi que le général craignait, et il refusait de l'affronter afin qu'elle ne le détournât pas de la grande entreprise de sa vie.» Son corps se dérobe dans le même temps que la patrie s'effrite «d'un océan à l'autre», que «le fantôme de la guerre civile» s'acharne sur ses ruines. Plus le lecteur s'enfonce dans le roman, plus il communit avec le général dans son calvaire, sa fièvre, sa tentative désespérée de conserver une «prestance surnaturelle», bien qu'il eût «commencé à mourir depuis des années». Bolívar se maintient dans le déni: «Il agissait comme si les maux qui le tuaient n'étaient que de banales indispositions.» Le génie de García Márquez est bien de décrire des personnages dans leur chair, dans leurs instincts, leur environnement, leur climat, les bruits, les odeurs, les

saveurs, la musicalité. Cette attention portée aux sons et à la sensualité de la vie n'est pas étrangère à son enfance passée dans la ferveur tropicale des Caraïbes, où la nature n'est jamais silencieuse. Bolívar achève sa vie dans la même odeur de mélasse que celle de la sucrerie de son enfance... Vaincu, il refuse de rendre les armes: «Plus que jamais, il faisait asperger la chambre d'eau de Cologne et il continuait de prendre ses bains inutiles, de se raser lui-même, de se brosser les dents avec un acharnement féroce, en un effort surnaturel pour se défendre des immondices de la mort.» Le rattrapent enfin le souvenir furtif de son épouse morte, et peut-être, qui sait, le désir de la rejoindre. «Alors, il croisa ses bras sur sa poitrine et commença à écouter les voix radieuses des esclaves chantant le Salve de six heures dans les moulins à sucre, vit par la fenêtre le diamant de Vénus haut dans le ciel s'en aller pour toujours, les neiges éternelles, les liserons dont il ne verrait pas les nouvelles fleurs jaunes s'ouvrir le samedi suivant dans la maison endeuillée, les dernières fulgurances de la vie qui, dans les siècles et les siècles, ne reviendrait plus jamais.» Ainsi mourut *El Libertador* qui, non plus que la mort, ne vainquit jamais sa nostalgie.

- Gabriel García Márquez, *El general en su laberinto*, 1989; *Le général dans son labyrinthe*, Grasset.



PASSAGER CLANDESTIN: Juan Asensio

Cormac McCarthy, le dernier sondeur des abîmes

L'AUTEUR DE *LA ROUTE* ET DE *NON, CE PAYS N'EST PAS POUR LE VIEIL HOMME EST MORT* EN JUIN DERNIER. MCCARTHY N'ÉTAIT PAS SEULEMENT LE DERNIER GÉANT DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE, C'ÉTAIT AUSSI À SA MANIÈRE UN THÉOLOGIEEN IMMERGÉ DANS LE MYSTÈRE DU MAL DANS LE MONDE. POUR L'ANTIPRESSE, NOTRE AMI JUAN ASENSIO A RÉDIGÉ CETTE SALUTATION À L'UN DE SES AUTEURS PHARES.

Nous n'emprunterons plus les tours et détours obscurs et sanglants par lesquels Cormac McCarthy a fait marcher ses personnages solitaires et énigmatiques, partis à la recherche du secret du monde et armés d'une seule certitude — si tant est bien sûr que nous puissions leur prêter quelque intention que ce soit — qui n'a fait, semble-t-il, que se renforcer au cours des années d'errance. Cette certitude fut à n'en pas douter celle du romancier nord-américain lui-même, comme elle fut aussi celle d'un autre écrivain, polonais lui, Gustaw Herling qui l'exprima brutalement par ces mots: «Selon moi, nous sommes en face d'une énorme invasion du Mal que nous ne pouvons pas ne pas voir», l'auteur d'*Un monde à part* allant même jusqu'à prétendre que cette invasion, à laquelle il accorde une majuscule pour en spécifier le caractère

éminemment surnaturel, ne saurait être platement et ridiculement définie comme «absence de Bien» ainsi que l'enseigne tout un pan incontestablement timoré de la théologie que nous ne saurions confondre avec cette descente vertigineuse de la sonde que la littérature lance dans les ténèbres.

Voici quelques années, sans avoir encore lu ces deux auteurs mais étant alors d'ores et déjà familier avec de nombreuses *variations sur les ténèbres*, j'ai publié un texte consacré à l'œuvre du grand écrivain et essayiste Ernesto Sábato, en me demandant s'il était le dernier sondeur des abîmes. Que voulais-je dire par cette image quelque peu grandiloquente? Rien de plus qu'une évidence: à mesure que le territoire de l'homme, comme l'appelait Elias Canetti, territoire que la littérature nous permet

d'explorer, se réduit, tandis que toute forme de verticalité, qu'elle se dresse vers le ciel ou fore sous les épaisseurs de la roche, est systématiquement et méthodiquement exclue de la surface de la planète qu'il faut à tout prix rendre uniforme, araser, aplanir drastiquement pour y installer un réseau et des machines, des machines qui déjà fonctionnent en réseau et finiront assez vite par se passer de celui-ci, du monde et des hommes, peut-être même du vivant réduit en esclavage ou anéanti, à mesure donc que le territoire de l'homme se réduit au point que ce dernier ne songe même plus à s'aventurer dans celui, sans doute beaucoup plus vaste, de la littérature, les romanciers capables de dresser une carte, fût-elle sommaire et imprécise, des profondeurs de la terre et de l'âme sont non seulement de plus en plus rares mais font figure, désormais, d'aberrations qu'il s'agit de confiner dans quelque cabinet de curiosités, et sous cloche hermétique afin d'en contenir les émanations contaminantes. Il s'agit moins à vrai dire de s'interroger sur l'existence de ces explorateurs, auxquels nous aurions certes pu adjoindre Roberto Bolaño ou László Krasznahorkai, que de nous demander si nous ressentons *encore* la nécessité de leur existence sacrificielle.

Ernesto Sábato est mort à Santos Lugares près de Buenos Aires en 2011 et, depuis cette date et jusqu'au moment où il est mort, c'est au romancier nord-américain Cormac McCarthy plus qu'à tout autre qu'a échoué ce rôle d'explorateur des gouffres: il faut, à n'importe quel prix, ne pas craindre de descendre dans les ténèbres les plus noires, qu'elles soient celles, minérales et inhumaines, qui se trouvent sous la terre comme le montre *Suttree* ou celles, froides, liquides et mortelles, qui se sont refermées sur l'épave d'un avion dans *Le Passager*, sans oublier celles, peut-être moins effrayantes mais pas moins dangereuses, de la psyché humaine, où s'aventurera la sœur géniale et fêlée de Bobby Western,

mathématicienne surdouée, rêvant d'inceste avec son propre frère qui selon ses dires ne sera jamais passé à l'acte, inoubliable portrait de femme telle que Cormac McCarthy la peindra dans *Stella Maris*.

Car, il faut d'emblée le préciser aux lecteurs optimistes, c'est-à-dire imbéciles, *Le Passager* est un roman qui, comme *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme* et, bien sûr, *La Route*, est hanté par la déliquescence de toute chose, et même la fin prochaine du monde, ce motif pouvant être interprété comme un véritable cri d'alarme devant l'évidence d'un univers qui se délite, sans même qu'il soit utile de supposer qu'il accueillerait l'homme comme sa plus éminente création. Cormac McCarthy, dans l'une de ces belles scènes énigmatiques dont il a le secret, ouvre son roman sur le motif entrecroisé du suicide de l'héroïne et de l'effritement d'une réalité qui n'est plus vertébrée, organisée, oxygénée par le sacré: ainsi, le cadavre d'Alicia, «*la tête inclinée et les paumes légèrement ouvertes*», peut-il être comparé à «*ces statues œcuméniques qui réclament par leur attitude qu'on prenne en compte leur histoire*» mais aussi qu'on considère «*les fondations du monde qui puise son essence dans le chagrin de ses créatures*». Nous ne savons trop ce qui est premier dans l'effondrement du monde, ce que Max Picard a appelé *la fuite devant Dieu* ou bien l'occultation de ce dernier, son mouvement inconcevable d'éclipse, d'ameusement, de contraction, déçu de n'être plus le centre de l'attention labile de celui qu'il a créé pour être célébré, qui, en retour, se consume, se meurt d'inanition spirituelle, se délite d'avoir été rendu orphelin, hagard et impuissant, consumé par la mort tant de fois commentée du père, de la fin de ce que l'on a appelé les grands récits et, je l'ai dit, de l'arrachage méthodique des racines qui finiront assez vite par devenir son unique chance de nourriture, donc de survie sur une terre gastre qu'il parcourt sans but.

Depuis que l'auteur de *Suttree* est

lui-même parti explorer *les plus noires provinces de la nuit* ou bien, qui sait, des contrées plus lumineuses, je ne vois aucun écrivain capable, comme Sábato, de remplir le rôle d'un de ces rarissimes et horribles travailleurs, selon l'expression d'Arthur Rimbaud, qui semblent, qu'ils le veuillent ou non, devoir assumer ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler une véritable mission ou même, un apostolat: descendre, comme un des personnages de l'écrivain argentin, Fernando Vidal Olmos, dans les là-bas du monde et de l'âme, pour y trouver du nouveau, ou bien nous rappeler que notre monde, sans cesse mis au pas par le nihilisme d'empan désormais planétaire, est entouré de royaumes dont nous ne savons pratiquement rien, si ce n'est qu'ils sont régis par des lois inconnues, qui ne sont probablement rien moins que bienveillantes à notre égard. Comme dans les plus fameux contes d'Arthur Machen ou de son héritier direct, Lovecraft, notre monde est cerné de contrées invisibles, et ce n'est qu'en de rarissimes occasions que nous pouvons entendre une énigmatique chevauchée fantastique, de noirs cavaliers *«s'arrêtant et se regroupant un instant et repartant alignés les uns derrière les autres à contre-jour dans le soleil puis descendant sous la crête de la colline dans un repli d'ombre bleue, la lumière touchant leurs têtes auréolées de fausse sainteté»*. Cette cavalcade, comme celle que figure Lord Dunsany repris par William Faulkner dans *Carcassonne*, a bel et bien un but mais pas de fin et, chez McCarthy, on comprend assez vite qu'elle peut porter un nom plus précis et surtout moins rassurant, puisqu'il s'agit d'une *chasse* et, plus précisément, d'une *chasse à l'homme*.

En France, depuis que Vincent La Soudière s'est jeté dans la Seine au terme d'une course de bolido reclus où il aura refait, mais immobile comme un statique marin de Malcolm Lowry, la route d'un

Rimbaud qui se fût volontairement privé de monter sur un bateau ivre, c'est le vide, la parole strictement informationnelle des rayons de supermarché et des médias, ce qui est de plus en plus une seule et même chose, les décombres, eût dit un écrivain sulfureux, décombres de la politique, décombres de l'intelligence, décombres de la culture, décombres de l'art contemporain, décombres, bien sûr, de la littérature, dont la nullité affligeante a même été récompensée par un prix, réputé le plus prestigieux de la planète, qui aura consacré les maigres pertes blanches d'une immonde harpie haineuse et vindicative, qui depuis plusieurs lustres nous rappelle qu'il est possible de confondre le témoignage avec le plus transparent ressentiment dans une écriture non pas énucléée mais absente.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'œuvre de Cormac McCarthy, presque complètement traduite en français à l'exception de ses deux pièces de théâtre, n'ait, au mieux, été considérée que comme la résurgence d'un ton éminemment faulknérien, y compris dans sa forme dépréciative, sous la plume de Richard Millet qui, lui, décidément point avare de stupidités en matière de critique littéraire, aura parlé d'un *sous-Faulkner*, ou encore comme l'illustration d'un style gothique, sur les brisées plus ou moins lointaines de l'auteur de *Sanctuaire*, d'Erskine Caldwell, de Shelby Foote ou de Walker Percy.

La comparaison avec Faulkner doit rester superficielle, donc journalistique, car elle nous égare, et ne dit pas grand-chose, ou même rien du tout, de la préoccupation majeure, bien évidemment conservatrice voire, l'insulte est lâchée, *réactionnaire*, qui a été celle de Cormac McCarthy, que nous pourrions résumer par les mots qui suivent: «Comment, dans un monde qui s'effondre plus qu'il n'évolue ou alors: qui dévolue, comment, et alors que nous sommes cernés par des puissances dont nous ignorons les

visées mais qui ne sont pas franchement amicales, comment tenter de conserver quelque chose?». Cette préoccupation n'est sans doute pas celle des premiers romans, *Le Gardien du verger*, *L'Obscurité du dehors* et *Un enfant de Dieu*, mais elle devient une espèce de ligne de basse plus ou moins discrète à partir de *Suttree*, ce grand roman de l'errance et de l'honneur d'être un homme, qui m'a souvent fait songer aux *Hauts-Quartiers* de Paul Gadenne, pour constituer l'armature, si je puis dire, car elle est particulièrement friable, de *La Route*; ce roman, bien davantage qu'un texte que l'on a pu qualifier de post-apocalyptique (alors que son auteur ne nous donne jamais les causes de la dévastation), est une œuvre qui, par le truchement de ce qui s'amenuise et disparaît, le langage, tente de conserver ce qui peut encore être sauvé, et imagine les fondations d'une très fragile renaissance émergeant de l'effondrement généralisé.

J'ai montré, pour le numéro 23 de la revue *Krisis* dont le thème portait sur la déconstruction, qu'il était possible d'analyser *La Route* comme l'illustration terminale parfaitement plausible des principales thématiques popularisées par l'école derridienne, qu'il s'agisse du triomphe du rhizome deleuzien contre la racine, de l'errance sans fin vantée par Emmanuel Levinas contre une forme de sédentarité qui, depuis que l'homme s'est quelque peu redressé sur ses deux seules jambes, a toujours constitué la matrice d'une organisation *politique*, au sens premier de l'adjectif, ou encore de l'expansion indéfinie du règne du neutre si cher à Maurice Blanchot.

Il serait sans doute possible, mais au travers bien sûr d'une étude beaucoup plus précise que ces quelques lignes, de montrer que la préoccupation essentielle de Cormac McCarthy consiste dans ce que nous pourrions affirmer être une espèce de «garde de l'humain» ou, mieux encore, de *sauvegarde de la simple possibilité de rester humain*: cette mission du porteur de

feu ne concerne pas tant le fait de tenir éloigné un personnage, par exemple l'enfant qui ouvre l'apocalyptique *Méridien de sang*, de la pure violence du Juge Holden, ou encore tel autre enfant, celui-là véritablement innocent à la différence du premier, de la certitude que, s'il était capturé, il serait réduit à l'esclavage et tôt ou tard dévoré. Il ne s'agit pas davantage, ou du moins pas seulement, d'éviter coûte que coûte de croiser la route du tueur tout entier dévoué à quelque dieu stochastique Anton Chigurh, que de tenter de se prémunir de puissances que nous n'avons jamais fait qu'entrevoir mais dont nous soupçonnons l'existence comme si, à l'instar de l'auteur du *Tunnel* que j'ai mentionné, c'était l'univers visible tout entier qui non seulement était sous la coupe d'un démiurge mauvais, mais était poreux, et laissait passer, parfois, des créatures qui annoncent des temps qui, pour les hommes, seront absolument terrifiants, inhumains.

C'est dans *Suttree* que Cormac McCarthy fait le constat de la disparition des symboles, qui n'est que la conséquence logique de la mort de Dieu, même si demeure leur tournoiement devenu inutile, comme s'il s'agissait d'une noria devenue folle, nous laissant muets et ne comprenant pas le sens de ce que nous contemplons, même si nous entrevoyons que cette couche de symboles nous protégeait d'une réalité que d'ordinaire nous ne soupçonnons jamais et, surtout, que nous ne devons voir à aucun prix, car elle nous est hostile: «Ces pécheurs qui mijotent dans leurs mantes environnées de fumée portent le Verbe lui-même hors du tabernacle et le promènent par les rues tandis que la mathématique absolue d'avant la barbarie du monde occidental les écrase à grands cris et ensevelit leurs formes bibliques en haillons dans l'oubli.» C'est peut-être encore le fruit de ces mathématiques absolues que Cormac McCarthy, dans l'un de ses tout derniers romans,

Le Passager, nous donne, dans un éclair d'effroi absolu, insoutenable, à entrevoir, comme l'Enfer selon Barbey d'Aurevilly, qui n'est, selon le Connétable des lettres, jamais plus impressionnant que déviné au travers d'un soupirail, lorsqu'il évoque le déclenchement de la première bombe atomique, puisque nous sommes parvenus à créer «avec la pure poussière de la terre un soleil maléfique à la lumière duquel chaque homme voyait à travers linge et chair, tel un hideux présage de sa propre fin, les os dans le corps de l'autre», «soleil maléfique», noir, qui est peut-être, peut-être seulement et à seul titre métaphorique car le romancier jamais n'explique directement les raisons de l'effondrement, le responsable direct de l'anéantissement dont les conséquences nous sont décrites dans *La Route* et que *Le Passager* projette comme une vision future, quoique certaine: «Voici une histoire. Le dernier d'entre les hommes seul dans l'univers qui s'enténébre autour de lui. Qui pleure toutes choses d'un unique chagrin. Des vestiges pitoyables et exsangues de ce qui fut son âme, il ne tirera rien dans quoi confectionner la moindre chose divine pour le guider en ces derniers des jours.» Ces mots rappellent peut-être ceux de William Faulkner qui, moins pessimiste que Cormac McCarthy, osait encore parier sur le fait que le dernier homme, face à un soleil énorme et rouge, pourrait encore continuer à parler. Chez Cormac McCarthy, il ne le peut plus ou, ce qui est peut-être bien pire encore, il n'en éprouve plus le moindre besoin, puisque le temps des livres, et peut-être même celui de la parole, est passé, ainsi que le rappelle *La Route* dans un passage où l'auteur se désole que les dizaines de milliers de livres d'une bibliothèque n'aient pu empêcher la lente mais inéluctable consommation du monde que traversent un père et son fils se mourant de faim.

Il nous faut sans doute tenter de descendre, encore et encore, ne pas rebrous-

ser chemin, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au dernier cercle de l'Enfer, éternellement gelé selon Dante, pour espérer déboucher au pied de la montagne du Purgatoire que nous pourrions alors gravir, attirés par une lumière de plus en plus vive. Mais descendre jusqu'au fond du trou puant et y contempler l'inconcevable centre du Mal, le cœur des ténèbres en somme, cela ne nous est évidemment pas accordé. J'écrivais voici quelques années, dans un article pour *La Revue des Deux Mondes* évoquant cinq romanciers nord-américains face aux ténèbres, dont Cormac McCarthy, les mots qui suivent: «Quelle profanation odieuse, inouïe, perpétrée par l'homme lui-même, serait-elle à la racine de cet oubli? L'écrivain se tait. Ou plutôt, il contemple ce qui l'entoure, paysages de roches paralysés depuis des millénaires, et nous adresse les questions que ses propres personnages paraissent adresser, sans que leurs lèvres n'esquissent un mouvement, au monde qu'ils traversent en laissant derrière eux un sillage de sauvagerie et de mystère.» Et je continuais ainsi: «Voyez dans *Méridien de sang* les hommes, mercenaires et assassins qui entourent le chef de bande, Glanton: ils sont environnés par une multitude de signes qu'ils ne parviennent jamais à déchiffrer et le mutisme de la nature semble être la cause, mais, inversement, la conséquence aussi de leur propre mutisme. La chevreuchée, véritablement infernale, de Glanton accompagné de ses hommes, que l'on a parfois quelque difficulté à différencier de bêtes voraces, n'a pas de but véritable si ce n'est de tuer et, dans ce geste, de parvenir à nommer l'horreur. Bien évidemment, cette équation est vicieuse: c'est au moment où la sauvagerie fait irruption dans le cœur et l'esprit d'un homme que celui-ci comprend que la vérité, qu'il semble tout proche de connaître sur le secret du monde, lui sera refusée, à moins bien sûr qu'il ne se livre à de nouveaux actes barbares seuls capables d'agréer les narines délicates du démon

qui gouverne notre univers.» De la même manière, Joris-Karl Huysmans, dans *Là-bas*, imagine que Gilles de Rais qui fut le compagne de Jeanne d'Arc, saturé d'horreur, n'en finit pas de s'enfoncer dans le Mal en violent et démembrant de jeunes enfants, mais ne parvient jamais à atteindre quelque hypothétique repaire ultime du Mal, depuis lequel, à l'instar de Satan, il pourrait rayonner son savoir infernal, comme s'il avait, selon le mot fameux du grand poète, non seulement *trouvé du nouveau*, mais réussi à le remonter à la surface, pour l'exposer devant les regards sidérés des bedeaux. Pourtant, contrairement à Satan qui reste ange, même déchu, l'homme est incapable, parce qu'il est homme et qu'il n'est qu'homme, de se tenir au centre du royaume maléfique, y compris lorsqu'il fait un pacte avec le Diable, comme nous le montrent Macbeth ainsi que Faust, Gilles de Rais peut-être, qui éviscèra tant de corps pour que le Démon daigne lui apparaître et, ainsi, accomplisse son vœu, de savoir ou de richesse qui sait, et réus-

sisse à tracer le portulan de cet océan où toute crainte abonde, et que n'explorera plus Cormac McCarthy, et que ne daignera même plus explorer, d'ici peu, celui que l'on considérera pourtant comme le plus téméraire continuateur de ces écrivains intrépides, avalé qu'il sera par l'universelle uniformisation.

Alors, si bien sûr il en restait un seul, le dernier sondeur à peu près digne de ce nom n'osera même plus s'aventurer dans les abîmes, car il s'y sera involontairement précipité avec ses semblables, comme un troupeau de pourceaux pressés de se jeter dans le vide, sans daigner ouvrir les yeux.

- ✧ Le blog de Juan Asensio, *Stalker, dissection du cadavre de la littérature*, créé en 2004, est en accès libre à cette adresse: <https://www.juanasensio.com/>. Dernier livre publié de l'auteur: *Le temps des livres est passé*, Ovidia, 2019.

Pain de méninges

ACCUSATION, CONTRE-ACCUSATION, INTIMIDATION

Même dans les sociétés libres et démocratiques, les campagnes politiques se déroulent souvent dans une atmosphère d'accusation extravagante et de contre-accusation plus sauvage encore. Sitôt que la stratégie de l'accusation sauvage se met en place, avec tout son tintamarre de vitupération et de calomnie, nous oublions l'intention stratégique qui se cache derrière les mots et nous nous laissons influencer par les cris et les imprécations. «Peut-être, nous disons-nous, qu'il y a quand même quelque chose dans cette affaire.» C'est justement ce que le calomniateur veut obtenir. Dans l'esprit des hommes politiques, l'illusion persiste que la fin justifie les moyens. Mais les campagnes de calomnie produisent des résultats paradoxaux, car le fait même qu'une accusation infondée ait été portée affaiblit à la fois le sens moral de l'auditeur et celui de l'accusateur.

— Joost Meerloo, *The Rape of the Mind: The Psychology of Thought Control, Menticide, and Brainwashing* (1956), trad. SD.

PORTRAIT par Ariane Bilheran

Simón Bolívar, un détour par l'Histoire

NÉ LE 24 JUILLET 1783 À CARACAS AU VENEZUELA ET MORT LE 17 DÉCEMBRE 1830 À SANTA MARTA EN COLOMBIE, SIMÓN BOLÍVAR FUT, AUX CÔTÉS DE SON COMPATRIOTE ANTONIO JOSE DE SUCRE, LE SYMBOLE DE L'ÉMANCIPATION DES COLONIES ESPAGNOLES EN AMÉRIQUE DU SUD DÈS 1813.

Il participa à l'indépendance de la Bolivie, de la Colombie, de l'Équateur, du Panama, du Pérou et du Venezuela. Inspirateur de la Grande Colombie (qui regroupait les actuels États de Colombie, d'Équateur, du Panama et du Venezuela), il l'imaginait capable de résister à l'Amérique du Nord et de lui faire contrepoids. Fils d'aristocrates de Caracas, Simón Bolívar était âgé de deux ans lorsque son père mourut de la tuberculose, et de neuf ans au décès de sa mère, de la même maladie. Il fut pris en charge par son grand-père, qui trépassa rapidement à son tour. Simón fut de fait élevé par des esclaves noires, ce qui enraccina son combat pour l'abolition de l'esclavage. Il commença sa carrière militaire à l'âge de quatorze ans, puis compléta sa formation en Espagne où il rencontra le marquis d'Ustáriz, un haut fonctionnaire du roi, qui fut l'un des tuteurs les plus influents et les plus expérimentés sur son éducation et sa pensée, en particulier en matière de commandement. En 1800, Bolívar rencontra celle qui deviendra sa femme, Maria Teresa del Toro y Alayza, et l'épousa en 1802 à Madrid. Durant cette période, le jeune homme fut témoin de nombreux événements de la France révolution-



naire. Les jeunes mariés repartirent pour le Venezuela où Bolívar assumait pleinement l'administration de ses biens à Caracas. Ils y fréquentèrent l'aristocratie de Caracas, une société cultivée et raffinée qui partageait des idées et des livres révolutionnaires, interdits de circulation en Espagne. Mais Maria Teresa contracta la fièvre jaune, et mourut le 22 janvier 1803.

Bolívar fit le serment de ne jamais plus se marier. Dans cette jeunesse, il ne cessa de cultiver l'idée de l'indépendance des Amériques, idée à laquelle il consacra l'ensemble de sa vie et de ses hauts faits. Le 20 mars 1813, il publia le fameux décret «*La guerra a muerte*», la guerre à mort contre l'Espagne. La lutte était revendiquée comme celle de l'indépendance contre l'Espagne, et non celle d'une guerre civile à l'intérieur d'une colonie espagnole. Le décret, effectif jusqu'en novembre 1820, stipulait aux Espagnols et Canariens du Venezuela et de Nouvelle Grenade qu'ils seraient fusillés s'ils n'œuvraient pas à l'indépendance. Bolívar enchaîna les victoires. Le 6 août 1813, il entra triomphant à Caracas, devenu: *El Libertador* (Le Libérateur). Sa pensée politique était obnubilée par l'idée de construire une indépendance durable, ce qui supposait de vaincre les armées royalistes, d'unifier les efforts sous un commandement unique, de fédérer les peuples sud-américains, terreau d'une grande Nation, qui saurait se défendre et repousser les menaces. Bolívar gagna de nombreuses batailles contre l'armée expéditionnaire d'Espagne venue pacifier la situation. L'affrontement décisif contre les royalistes eut lieu à la Bataille de Boyacá, le 7 août 1819. La déroute pour l'Espagne, la victoire sans appel pour Bolívar. Furent créés un Congrès suprême de la République, puis la Grande Colombie. En 1821, Simón Bolívar en devint le président de la République. S'ensuivirent d'autres victoires et libérations

de territoires, la création de la République de Bolivie. Dans un contexte de dissensions politiques déstabilisant l'idée d'un continent uni — que Bolívar avait appelé de ses vœux au Congrès de Panama en 1826, le 8 mai 1830, le général quitta Bogotá en compagnie de quelques amis, en emportant avec lui 17 000 pesos tirés de la vente de sa vaisselle en argent, de ses bijoux et de ses chevaux. Il fit une halte à Carthagène des Indes, en juin, et y reçut le soutien de la population. Le 1er juillet, on l'informa de l'assassinat d'Antonio José de Sucre, que Bolívar considérait comme son successeur spirituel. À la fin du mois, il apprit que le Congrès vénézuélien avait déclaré son intention de rompre ses relations avec la Colombie tant qu'il resterait sur le sol colombien. Bolívar voulut alors quitter le pays à destination de la Jamaïque, mais l'aggravation de son état de santé l'en empêcha.

Au terme d'un long périple, Bolívar parvint à Santa Marta, dans le département de Magdalena, le 1er décembre 1830. Il s'éteignit le 17 décembre 1830, à l'âge de quarante-sept ans. Peu après son décès fut officiellement dissoute la Grande Colombie, et l'on proclama les Républiques de Nouvelle-Grenade, du Venezuela et d'Équateur. Sa dépouille fut inhumée sous l'autel de la cathédrale-basilique de Santa Marta, jusqu'en 1842, puis transférée au Venezuela, selon ses dernières volontés.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 15 au 21 octobre 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Débilocratie et grand remplacement. Le grand chroniqueur de la débâcle américaine Paul Craig Roberts fait écho à nos préoccupations. «Les Blancs ont-ils assez d'intelligence pour survivre?» se demande-t-il cette semaine dans un article qui, justement, vous incite à réfléchir. «L'Occident blanc, note Roberts s'est retourné contre lui-même après des décennies de diabolisation par ses propres intellectuels et professeurs d'université.»

La faute au chiffrage. Les fanatiques ont bon dos. S'ils n'existaient pas, il faudrait même les inventer. Réagissant au meurtre de l'enseignant d'Arras, le ministre de l'Intérieur Darmanin a encore ronchonné contre les messageries chiffrées. Ne faudrait-il pas les «hacker», toutes, au nom de votre sécurité? Ce n'est pas nouveau, note Numérama dans un article très fouillé qui livre un bon historique de la guerre menée par l'état français — entre autres — contre la sphère privée.

Rosbif requiem. «Ce n'est plus Londres, ce n'est plus l'Angleterre...» Le *joyeux héré-tique* Edward Dutton entamé une enquête «ethnologique». Il filme le déclin génétique et économique de son pays. Le reportage par épisodes s'intitulera *Requiem pour la Grande-Bretagne*. Il n'a rien de réjouissant pour qui a aimé (comme nous) la chère vieille civilisation anglaise. Il en reste pourtant de beaux vestiges dans l'allure et les propos de cet universitaire intrépide et spirituel.

Sondage de complaisance. Vous vous plaignez de ce que l'administration vous boude et ignore vos besoins? Le canton de Vaud vous a entendus: il a lancé une «grande enquête sur le territoire vaudois». Avec cependant un hic, finement expliqué

par Benoît de Mestral dans *La Nation*: c'est que les possibilités d'expression y sont «fortement réduites pour une personne de constitution mentale à peu près normale comme vous et moi». Comme il est expliqué dans l'article... qui conclut: «Que l'on ne s'étonne pas de lire dans la presse d'ici quelques mois que le Plan directeur connaît un grand soutien populaire: seuls ceux qui le soutiennent auront été entendus».

Antiterrorisme citoyen. Menace sécuritaire de premier ordre à Valence: à cause d'une lettre lumineuse qui ne s'éclairait plus, l'enseigne de *Chamas Tacos* est devenue HAMAS Tacos. Réagissant à l'«émotion des citoyens», la police municipale est intervenue pour sommer le gérant «d'éteindre sur le champ son enseigne lumineuse sous peine de fermeture administrative». Ledit gérant s'est défendu en affirmant que l'enseigne était borgne de longue date et qu'il ne faisait pas de politique. D'ailleurs, le Hamas, il n'en avait jamais entendu parler. Nous ne savons s'il a été mis en garde à vue et fiché «S», mais il nous semble que ce serait la moindre des choses.

Pause réflexion. Si vous en avez ras-le-bol des analyses partiales et creuses, vous pouvez toujours guetter la prochaine intervention d'Alain Bauer, par exemple sur le sujet palestinien. Ce n'est peut-être pas aussi sentimental que le voudrait la présentatrice, mais c'est toujours clair et précis.

Verroterie. En six années de pratique, le Dr Jeffrey Caren a rassemblé une collection imposante: 1200 stylos, tous laissés en cadeau par des démarcheurs pharmaceutiques venus dans son cabinet le persuader de prescrire leurs drogues. Une visite guidée de cette collection pas si frivole devrait à notre avis figurer à tous les programmes d'études de médec

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Père Dimitri. Chichateau, 17.9.2023.

Il vient de célébrer la liturgie, hiératique, inaccessible, impénétrable. A présent, il accueille les paroissiens et les fidèles de passage, humble comme un serviteur, et ses yeux se plissent en un candide sourire qui ne le quittera plus. La bonté est le trésor suprême du christianisme, c'est pourquoi les meilleurs la cachent derrière sept voiles de pudeur.